

lait, pour gagner Pierrie, s'engager dans une allée du bois connue des bohémiens, et la mère Gay alla se poster avec sa compagne.

Les deux voyageurs, qui se rendaient en effet à Pierrie, suivirent pendant un instant le pied du monticule qui leur dérobaient la vue du camp des bohémiens; puis ils tournèrent à gauche et se dirigèrent vers l'allée.

Au moment où ils allaient y entrer, la vieille femme se dressa devant eux, et tandis que Léna, silencieuse et un peu confuse, restait en arrière, elle leur débita d'un ton nazillard et effronté son ancienne habitude, demandant une pièce d'argent, et offrant en retour de dire à chacun d'eux sa bonne aventure.

Le cavalier qui se trouvait le plus près d'elle, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, enveloppé dans un manteau, avait tressailli à la vue des deux bohémiennes, et comme si cette vue lui eût été pénible, il eut un geste de répulsion et fronça les sourcils d'un air irrité.

Mais ayant distingué, à la clarté de la lune, la beauté de Léna, il en parut vivement frappé et arrêta son cheval, exemple qui suivit aussitôt son compagnon.

—Et qui me dira ma bonne aventure, demanda-t-il à la mégère, vous ou cette jolie fille ?

—Ce sera Léna, mon beau gentilhomme, répliqua la mère Gay en poussant la jeune femme devant le cavalier qui méritait du reste l'épithète flatteuse dont la vieille femme l'avait gratifiée. Et c'est la vérité qui sortira de ses douces lèvres, car elle est la femme d'un chef, et pas une, dans toute la tribu, ne sait aussi bien lire l'avenir sur les traits d'un visage ou dans les lignes de la main.

—En vérité, dit le jeune homme en riant. Alors, approchez, Léna et regardez-moi bien en face. Cela vaudra mieux, de toute façon, que d'inspecter le creux de ma main à cette lumière douteuse et m'évitera la peine de me déganter.

La jeune femme s'avança en rougissant sous le regard d'admiration dont l'enveloppait le cavalier, puis, surmontant sa timidité, elle leva les yeux vers lui et examina son visage avec une attention qui semblait n'avoir rien de simulé ni d'affecté.

—Et bien, avez-vous lu ? demanda le cavalier au bout d'un instant avec une certaine impatience.

—Oui, dit Léna d'une voix douce, et j'ai lu que vous aimez, et qu'à celle que vous aimez et que vous n'avez pas vue depuis bien des jours, vous rapportez un cœur loyal et fidèle.

—Oh ! fit le jeune homme en riant, si c'est là tout ce que vous avez à me dire, ce n'était pas la peine de m'arrêter. C'est le devoir de tout bon gentilhomme d'avoir à son âge une dame de ses pensées, et nous n'aurons garde d'y manquer tant qu'il y aura par le monde d'aussi jolis visages que le vôtre, Léna.

—Celle que vous aimez est votre égale, répondit timidement la jeune femme.

—Cela va de soi, répliqua le cavalier avec une certaine hauteur. Mais elle, se souvient-elle encore de moi ? demanda-t-il avec une gaieté sous laquelle perçait une certaine émotion. N'a-t-elle jamais aimé, devrais-je dire ?

—Elle vous aime, répondit Léna d'un ton sérieux et convaincu, et si profond que soit votre amour, mille fois plus que vous ne l'avez jamais aimé.

Oh ! cette fois, Léna, répliqua vivement le jeune homme, vous ne dites pas vrai.

—Je dis vrai, répartit doucement la jeune bohémienne. L'homme croit aimer, mais la femme seule le sait véritablement, et son âme a des sources intarissables de tendresse et de dévouement.

—Cela, vous devez le savoir mieux que moi, Léna, et je ne vous contredirai pas. Mais laissons le passé pour causer de l'avenir, et dites-moi si cette amour dont vous semblez si bien instruite, sera heureux et paisible.

La jeune femme regarda de nouveau et avec une attention plus profonde encore le visage du cavalier, et une légère nuance de tristesse se répandit sur ces traits.

—Heureux ? dit-elle avec mélancolie. J'essaie de lire, et c'est à peine si je le puis, tant les événements se précipitent et se mêlent et tant ils sont contradictoires. Cependant j'entrevois de grands dangers.

—Des dangers de toute sorte ont en effet menacé ma vie et mon bonheur, répondit le jeune homme en souriant ; mais, Dieu merci, je les ai tous évités, et plus d'un, grâce à vous, d'Availles, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon qui assistait, silencieux, à cette scène, et en lui serrant la main.

—Je ne parle pas du passé, reprit tristement Léna, je parle de l'avenir. Vous croyez que là où vous revenez, dans cette maison où vous attend un cœur dévoué qui depuis des années n'a cessé de battre pour vous, vous trouverez le repos et le bonheur, et ce sont les larmes et les déceptions qui vous attendent, peut-être d'affreux malheurs !

—Oh ! cela vous pouvez le prédire sans crainte, répartit avec une amertume ironique celui que le jeune cavalier avait appelé d'Availles, car c'est la destinée commune de tous les hommes.

—Mais ces malheurs, ne puis-je donc ni les éviter, ni les surmonter ? demanda le jeune homme, sur qui le ton sérieux de la bohémienne avait fait impression et dont le cœur s'était involontairement serré.

—Les éviter ? non. Les surmonter ? peut-être. Cela dépend de vous.

—Et comment ?

—Je ne puis le dire. Dans la vie la plus simple, dans la destinée la plus claire, il reste toujours une partie obscure et enveloppée d'un nuage qu'aucun regard humain ne saurait percer, et cette partie, c'est celle dont nous restons maître ; c'est la page encore blanche que nous sommes chargés nous-mêmes de remplir.

—Celui qui vous a appris votre leçon connaissait la nature humaine, dit d'Availles en souriant. Mais vous ne savez pas encore votre métier, ma pauvre fille. Ce n'est pas pour connaître la vérité qu'on vous consulte, c'est pour être agréablement trompé, et vous ne ferez pas fortune si vous n'apprenez pas mieux à mentir.

—J'ai dit ce que j'ai lu, répondit la jeune femme en baissant les yeux.

—Et cette fois, quoique prétende d'Availles, vous n'y perdrez rien, répliqua le jeune cavalier en tirant sa bourse et en y prenant un louis qu'il mit dans la main de la jeune femme. J'espère cependant que vous avez mal lu.